

LE MAI 68 DES CARAÏBES

ROMAIN CRUSE

LE MAI 68 DES CARAÏBES

Mémoire d'encrier reconnaît l'aide financière
du Gouvernement du Canada
par l'entremise du Conseil des Arts du Canada,
du Fonds du livre du Canada
et du Gouvernement du Québec
par le Programme de crédit d'impôt pour l'édition
de livres, Gestion Sodec.

Dépôt légal : 2^e trimestre 2018
© 2018 Éditions Mémoire d'encrier inc.
Tous droits réservés

ISBN 978-2-89712-532-5 (Papier)
ISBN 978-2-89712-534-9 (PDF)
ISBN 978-2-89712-533-2 (ePub)
F2183.C78 2018 972.905'2 C2017-942762-8

Mise en page : Pauline Gilbert
Couverture : Étienne Bienvenu

MÉMOIRE D'ENCRIER

1260, rue Bélanger, bur. 201 • Montréal • Québec • H2S 1H9
Tél. : 514 989 1491
info@memoiredencrier.com • www.memoiredencrier.com

Romain Cruse

LE MAI 68 DES CARAÏBES

MÉMOIRE D'ENCRIER

À la mémoire de Rolande

DU MÊME AUTEUR

Une géographie populaire de la Caraïbe, Montréal, Mémoire d'encrier, 2014.

La Jamaïque, les raisons d'un naufrage (avec Fred Célimène), Paris, PUAG, 2012.

Espaces politiques et ethniques des drogues illicites et du crime à Trinidad-et-Tobago, Paris, PUAG, 2012.

Géopolitique et migration en Haïti, Paris, PUAG, 2012.

Géopolitique d'une périphérisation du bassin caribéen, Montréal, PUQ, 2011.

*Mais sous un système d'oppression silencieuse
comme celui que nous subissons actuellement,
la résistance s'intègre naturellement
à l'exigence intérieure de l'artiste ou de l'écrivain.*

Elle fait partie de son expérience.

Où est ma résistance ?

En quoi et comment je résiste ?

En quoi et comment je ne résiste pas ?

*Tout artiste, écrivain, musicien devrait,
face à cette globalisation néolibérale,
se poser ces questions-là.*

*Patrick Chamoiseau, Césaire, Perse,
Glissant, les liaisons magnétiques.*

On voyage pour changer, non de lieu, mais d'idées.

Hippolyte Taine, *Carnets de voyage.*
Notes sur la province 1863-1865.

*Il y en a qui font des exercices pour garder la forme physique,
ce journal m'aide à garder la forme mentale.*

Dany Laferrière, *Le goût des jeunes filles.*

LA ROUTE OU LA TRACE ?

To see what is in front of one's nose requires a constant struggle.
George Orwell, 1984.

REGGAE ET DANCEHALL

Nous voici, ballottés, remontant en *coaster* le long du Rio Grande depuis la petite ville côtière de Port Antonio en direction de Moore Town. Les *coasters* sont des minibus japonais adaptés aux routes sinueuses de la Jamaïque, avec environ vingt-cinq places assises et autant debout, un peu plus même à l'heure de la sortie des écoles. Ils sont apparus dans les années 1970, comme une alternative privée et largement illégale au réseau des bus nationalisé par le gouvernement de Michael Manley (1972-1980), dans le plus pur esprit social des années 1970.

Ce réseau public surnommé « *Jolly Joseph* » était apprécié des Jamaïcains pauvres pour sa régularité et son prix modique. Il leur permettait de voyager dans toute la ville sans avoir à marcher pendant des heures sous le soleil harassant. À tel point que Jacob Miller, un jeune chanteur à la joie de vivre contagieuse, et qui se produit sur scène torse nu, en bottes et en mini-short déchiré, lui a dédié une chanson :

« A Jolly Joseph the people's transportation [...]
Please Mister Conductor, give me a bus ticket please
Please Mister Driver don't you drop in a pothole [...]
Line up, line up with decency cause this bus is the people's transportation
don't bruck no fight no buss no brutality

A Jolly Joseph the people's transportation [...]

Tchiiii

That's the sound of the Jolly Joseph bus stop

number 22 takes you downtown

and all around town you have to take the number 77 I tell you

catch number 77¹... »

Miller chante avec son groupe, le bien nommé *Fatman band*, et fume des spliffs gros comme des cigares sur scène. Il provoque ouvertement la police, qui doit se surveiller depuis que les conservateurs ont perdu les élections de 1972. Sur scène, il arrache son chapeau à un policier de garde et chante :

« Give the government his hat

I sure he is gone get fired

for seeing a dreadlocks with a police hat

with a big head spliff in his mouth²... »

Nous sommes dans la décennie folle qui suit le « mai 1968 » jamaïcain (les *Rodney riots* de 1968). Surfant sur la révolte populaire, le régime de Michael Manley (1972-1980) donne l'espoir aux plus pauvres des Jamaïcains que l'indépendance va enfin porter ses fruits. De nombreux chanteurs comme Jacob Miller soutiennent la « révolution » et bon nombre joueront même quelques dates à l'arrière d'un vieux pick-up durant la campagne de Manley. On dit que c'est ainsi que Bob Marley a obtenu son premier terrain à construire, en guise de remerciement de la part du nouveau ministre du logement socialiste³. Peu de temps plus tard, il chante, déçu :

1 Jacob Miller, « Jolly Joseph ».

2 Jacob Miller, « Tired fi lick weed in a bush », le 22 avril 1978 au Heartland Reggae Concert. Traduction : Rend son chapeau au gouvernement / je suis sûr qu'il va se faire virer / quand on aura vu un rasta avec un chapeau de policier / avec un gros spliff dans la bouche...

3 Thibault Ehrengardt, « Le PNP Bandwagon : Josué contre le Pharaon », dans *Jamaica, Jamaica!*, Catalogue de l'exposition Jamaica Jamaica!, présentée à la Philharmonie de Paris, août 2017, Paris, La Découverte, 2017.

« *Never make a politician grant you a favour
They will always want to control you forever*⁴. »

Les espoirs suscités par Michael Manley (1976-1980) laissent rapidement place à la suspicion. Pris à la gorge par les financiers (un premier ajustement structurel est signé avec le FMI en 1976), ce gouvernement qui s'est présenté comme « socialiste » recule sur ses promesses. Les mesures phares s'effilochent. Les bus nationalisés deviennent le symbole de ces espoirs déçus : le réseau *Jolly Joseph* est de moins en moins fiable, les bus tombent en panne, ils sont sales... Ceux qui peuvent se le permettre prendront l'habitude de payer plus pour un service privé de meilleure qualité pour le transport, l'éducation, la santé... L'expérience socialiste tourne au drame avec l'explosion de la violence armée et la ruine orchestrée par les créditeurs. Lorsque Edward Seaga remporte les élections, la CIA a inondé les bidonvilles d'armes pour renverser le régime et les affrontements politiques ont déjà fait plus de mille morts. Bob Marley, dans un état comparable à celui de son pays, n'est plus que l'ombre de lui-même. Il ne pèse plus que quarante kilos, il a perdu tous ses cheveux et se fait soigner en Europe pour un cancer généralisé. C'est la fin de la glorieuse époque de la Jamaïque, de l'expérience politique, économique et culturelle menée triomphalement dans les années 1970 à la suite des grands soulèvements populaires de 1968, et qui a fait sortir cette petite île – et derrière elle toute une région – de son anonymat.

Une nouvelle époque commence, l'après-mai 1968, qu'on appelle ailleurs la période « libérale-libertaire » (libérale politiquement et libertaire sexuellement). Et dans une région aussi passionnée par la musique, cette nouvelle ère est caractérisée par un nouveau tempo, plus rapide, par le boom des drogues stimulantes (cocaïne, crack), et par une nouvelle façon de bouger, de danser. Les noms de ces nouvelles danses parlent d'eux-mêmes : le « coup de poignard » (*daggerin*) ou encore l'« ondulation salace » (*dutty wine*). Le *daggerin* est né quelque temps après la sortie remarquée de la chanson « Stab up me meat » (littéralement : « poignarde ma viande ») de Lady Saw, une célèbre chanteuse jamaïcaine de *slack* – un dancehall

4 Bob Marley, « Revolution ».

ouvertement pornographique, ce qui n'empêche pas quelques chansons créatives. Plusieurs médecins rédigeront des chroniques dans les principaux journaux de l'île pour exprimer leur consternation face à la récurrence des hospitalisations pour « fracture du pénis », à la suite du développement de cette nouvelle danse (il s'agit techniquement d'une déchirure du pénis en érection lors d'un rapport sexuel violent). Cette danse consiste en effet à mimer un rapport sexuel outrancier : la femme se penche en avant et ondule des hanches, et l'homme danse derrière elle en simulant l'acte de manière brutale. Face à la récurrence des avis médicaux, le gouvernement décide alors de bannir de la télévision et de la radio des chansons comme « Daggerin » du célèbre Mister Vegas⁵.

Il y a eu aussi l'époque du *Dutty wine* (même danse avec une variante : la femme fait des cercles rapides avec sa tête), durant laquelle plusieurs jeunes filles ont perdu la vie en se brisant le cou⁶. Aujourd'hui, les femmes prennent leur revanche avec des nouvelles danses pour « animer » les soirées. Le 14 juillet 2017, un médecin jamaïcain alertait le grand public sur la dangerosité de ces pratiques⁷. Cela peu de temps après qu'une célèbre chanteuse trinitadienne ait été condamnée à payer plus de quinze mille dollars de dommages et intérêts à un fan qui était monté sur scène pour danser avec elle durant un show au Belize. En sautant sur lui les jambes grandes ouvertes, alors qu'il était allongé sur la scène, la jeune chanteuse avait littéralement fait exploser la vessie de ce spectateur⁸.

Nous sommes arrivés au milieu de la nuit avec mon ami Brent et notre petit voisin Marvin. C'était un dimanche soir, mais le volume de la sono était tellement fort qu'on ne pouvait pas dormir dans le quartier. Les tôles du toit tremblaient contre la charpente.

5 Lire par exemple Joe Fay, « Jamaica cracks down on “dagging” after broken toddler upswing », *The Register*, 16 avril 2009.

6 Lire par exemple Claude Mills, « “Dutty Wine” killed Tanisha Henry. Will this death stop the spread of the dance? », *Yardflex*, 30 octobre 2006.

7 Shanice Watson, « Dangerous dancing can kill – Dr Ford », *The Star*, 14 juillet 2017.

8 Carolyn Kissoon, « Destra to pay concert-goer for bursting his bladder », *Sunday Express*, 4 juillet 2017.

Dès vingt-deux heures, le deejay criait déjà dans le micro les attrape-couillons habituels, qu'il y a plein de monde, qu'il y a beaucoup de filles sur la piste et qu'elles sont super sexy. Quand on s'est déjà fait avoir une fois, on devine que ces annonces intempestives ne décrivent qu'une place déserte, à l'exception d'un vieil ivrogne édenté complètement torché, qui danse devant la scène absolument seul en enlaçant sa bouteille. Les gens n'arrivent en masse qu'à partir d'une heure du matin : des femmes en tenues de soirée colorées, perruques et faux cils, des hommes en veste de costume, mocassins et béret à la mode. Et ça commence vraiment à chauffer qu'à partir de deux heures trente ou trois heures.

Brent est un grand gars de la campagne très débrouillard. Le meilleur grimpeur d'arbre que je connaisse (il me salue régulièrement en passant devant la fenêtre de ma chambre, au premier étage, chargé d'un sac d'akis ou de mangots), et un bon pêcheur au *tube* – les chambres à air de camion qui servent d'embarcation de fortune pour aller harponner les snooks. C'est lui qui m'a sifflé pour voir si je dormais. Je lui réponds par la fenêtre et attrape du regard de l'autre côté Marvin, un gamin de treize ou quatorze ans, dont la maman est d'origine colombienne. Une métisse amérindienne. C'est le seul gamin clair de peau du quartier et il ne passe jamais inaperçu avec ses longs cheveux blonds nattés en une tresse. Nous habitons au bord de la mer, dans un petit quartier de Bull Bay, au lieu-dit Seven Miles. Le *sound system* se tient ce soir dans la ruelle qui se trouve juste derrière la nôtre, pour la neuvième nuit de veillée d'un homme décédé la semaine dernière. Les gens de Seven Miles sont endurcis par la faim des saisons sans poisson, par le sel qui donne une couleur rouille à leurs cheveux, et par la barre vicieuse qu'il faut passer chaque jour au retour, en marche arrière, afin de rapprocher le bateau de la plage de gros galets. Tous les hommes du quartier sont présents pour ces manœuvres périlleuses durant lesquelles il faut compter les séries de vagues, rentrer en marche arrière le plus vite possible après la dernière, et hisser l'embarcation à la force des bras sur les rails en bois, avant la reprise de la série suivante. À la moindre erreur, un homme peut se faire écraser les jambes sous le poids de la barque, qui peut tout aussi bien venir se fracasser en travers contre la roche. Une fois l'an, la mer ramène un cadavre blême aux yeux mangés par les poissons. Il faut

alors aller vendre au marché de la capitale, car plus personne du coin n'achète rien pendant dix jours. On ne voit plus sur la plage que les ombres des zombies crackés qui vivent dans les sous-sols des ruines du cinéma en plein air, et les charbonniers qui creusent des trous dans le sable, entre les épaves de voitures et les blocs de ciment défoncés.

On accède au *sound system* par une ruelle qui donne sur la route principale. Il faut alors longer les barrières en tôle rouillée jusqu'au bord de mer en passant devant la boutique d'Auntie J, une petite fenêtre découpée dans la tôle à travers laquelle les enfants du quartier sont envoyés pour chercher en urgence un peu d'huile, des cubes Maggi ou un pochon de *ganja* pour leurs parents. C'est là, sous le grand amandier, qu'est installée la scène. La foule est compacte et les interstices du devant sont remplis par les enfants qui s'égayent en bandes. Le deejay enchaîne les tubes de dancehall à la mode qui se succèdent dans des grands cris de joie. Alors qu'on est encore coincé à l'entrée, dans la fumée du barbecue installé chez Auntie J, Marvin a déjà réussi à se faufiler dans la foule comme une anguille. Des jeunes filles de son âge dansent sur la scène à tour de rôle, par groupe de quatre ou cinq. Le deejay coupe la musique et annonce l'heure venue du *whale contest* – littéralement le « concours de baleines ». Il demande à toutes les petites filles trop maigres qui sont sur la scène d'aller traîner leurs os plus loin. Rigolade générale. Une adolescente un peu mûre pour son âge descend en le toisant. Il marmonne un juron sur les fruits « *forced ripe*⁹ » et lance un dernier appel pour faire venir deux « baleines » sur scène. Quatre ou cinq grosses femmes s'agitent déjà au pied de la scène comme des poissons qu'on vient de jeter au fond de la barque. Le deejay sélectionne les deux qui vont s'affronter en dansant sur scène. Une de nos voisines qu'on appelle Kowko, celle qui a un œil un peu fuyant, est hissée sur scène, avec une autre femme qui habite plus haut en remontant vers Shooters Hill. La guerre entre les quartiers est une affaire d'hommes, les femmes papillonnent innocemment d'un bord à l'autre en semant la discorde comme si de rien n'était.

9 Se dit d'un fruit qui a été cueilli trop vert et qui ne mûrit pas bien, ou d'une fille trop jeune qui essaye de se faire passer pour une femme.

Le concours vient à peine de commencer que Marvin saute sur la scène et file danser derrière la fille de Shooters Hill qui est super sensuelle. Excusez-moi mesdames, mais on appelle cela un « *bœuf* » en créole jamaïcain, et c'est tout sauf péjoratif. Il y a là plus de deux cents livres de viande bien ferme sous le cuir tendu, sans une ride (j'essaye de vous plonger dans l'ambiance lexicale). Elle a évidemment les deux mains posées à terre, les fesses bien en l'air et danse de manière évocatrice. Un petit blond de cinquante kilos tout mouillé, sourire fendu jusqu'aux oreilles, est en train de danser contre les fesses de cette femme noire aux cuisses énormes : le contraste régale la foule et le deejay renvoie la seconde concurrente, Kowko, sans ménagement. Il coupe la musique et chuchote à l'oreille de la fille de Shooters Hill qui vient de se relever, avant de lancer le titre « Bicycle ride » de Vybz Kartel :

« And ride till di bicycle bruk off¹⁰. »

La fille traverse la scène en se précipitant vers Marvin et lui bondit dessus comme un félin, les jambes grandes ouvertes. Marvin, qui vient de réviser sa physique des charges, est pris de cours lorsqu'elle atterrit sur lui à pleine vitesse. Ses fines jambes ploient sous le poids en mouvement, il vacille et recule un pied incertain. À la surprise générale, il tient debout et retient la fille en l'agrippant comme il peut par les cuisses. Tous les muscles de son cou sont gonflés à bloc. Le deejay rembobine le disque bruyamment et enchaîne un titre de Mavado :

*« Music a gal over gun
Tell dem nuh stop the fun
Cause if them stop the fun
Them muss prepare fi stop the gun¹¹. »*

10 Vybz Kartel, « Bicycle ride ». Traduction : Et monte-la jusqu'à ce que la bicyclette ne cède.

11 Mavado, « I am on the rock ». Traduction : La musique c'est les filles avant les flingues / Dis-leur de ne pas mettre fin à cet amusement / parce que s'ils mettent fin à ça / Ils devront se préparer à mettre fin aux flingues.

La foule en délire hurle et frappe sur les rôles, les enfants sautent dans tous les coins en mimant des tirs de mitraillettes. Tout le monde est d'accord : Marvin est un vrai *Nègre*.

LE VIEUX BUS PUBLIC ET LE COASTER

La musique, comme le système de transport, peut résumer une époque. Les *coasters* sont aujourd'hui prisés parce qu'ils sont bien plus vifs et bien plus rapides que les grands bus publics de l'époque socialiste, dont quelques épaves hantent toujours les rues de Kingston pour ramasser ceux qui ne peuvent payer qu'en piécettes. C'est à ce genre de détails pragmatiques que les petites gens jugent des systèmes, en fin de compte. L'idéologie c'est pour les intellectuels. Les *coasters* ont un propriétaire qui habite dans les beaux quartiers et demande un prix fixe, par jour, pour en déléguer l'utilisation à un chauffeur de son choix. Pour ce dernier, les choses sont finalement simples : il doit bourlinguer toute la journée pour faire le maximum d'argent et espérer au moins rembourser les frais de location du véhicule, payer l'essence et éventuellement les « morsures » de la police. Ce n'est qu'alors, une fois tous les frais amortis, à partir de dix-huit heures ou dix-neuf heures, qu'il pourra commencer à faire son salaire et celui de son associé, qui gère l'intérieur du minibus. D'où l'agitation frénétique des chauffeurs, la course permanente entre les équipages à celui qui arrivera en premier aux arrêts de bus pour faire monter des passagers (les *coasters* se doublent dans les situations les plus périlleuses pour pouvoir arriver en premier à l'arrêt suivant), le souci de remplir au maximum et de s'arrêter le moins possible, quitte à doubler un confrère inattentif à l'arrêt final ou bien lui faire une queue de poisson dans un virage... *Jolly Joseph*, le bus socialiste, lent et mal adapté (mais égalitaire), dont les chauffeurs sont des fonctionnaires au salaire miséreux, contre le *coaster* capitaliste, dont le fonctionnement est à l'image du néolibéralisme qui s'impose partout après les *sixties*. La loi de la jungle urbaine.

Mais les *coasters* ont aussi leurs avantages (c'est pour ça qu'ils sont si populaires). Contrairement au *Jolly Joseph*, ils sont bien entretenus, climatisés, très propres et ont de larges baies vitrées. Les chauffeurs, on l'a dit, n'ont pas froid aux yeux : ils se fauflent bien dans les embouteillages et vous font gagner un temps

D'un monde l'autre, tracées des littératures francophones, Lise Gauvin
Le Québec, la Charte, l'Autre. Et après ?, Marie-Claude Haince, Yara El-Ghadban et Leïla Benhadjoudja (dir.)
Histoire du style musical d'Haïti, Claude Dauphin
Une géographie populaire de la Caraïbe, Romain Cruse
Généalogie de la violence. Le terrorisme : piège pour la pensée, Gilles Bibeau
Trois études sur l'occupation américaine (1915-1934), Max U. Duvivier
Haïti, de la dictature à la démocratie, Bérard Cénatus, Stéphane Douailler, Michèle Duvivier Pierre-Louis et Étienne Tassin (dir.)
Une place au soleil, Haïti, les Haïtiens et le Québec, Sean Mills (traduit par Hélène Paré)
Le corps noir, Jean-Claude Charles
Le territoire dans les veines, Jean-François Létourneau
Andalucía, l'histoire à rebours, Gilles Bibeau

ESSAI

LE MAI 68 DES CARAÏBES

Une nouvelle fenêtre s'ouvre sur les grands mouvements populaires des années 1960 et 1970 dans la Caraïbe. Que se passe-t-il durant ces révoltes à San Juan, à Kingston et à Pointe-à-Pitre? Que reproche-t-on à ces *Dreads* abattus par la police à la Dominique? Comment expliquer ces coups d'État fantasques à la Grenade et au Suriname? Quelles résonances entre ces événements isolés, la longue marche pour l'émancipation caribéenne et les trépidations du monde occidental: *Mai 68* en France, *Révolution tranquille* au Québec, lutte pour les droits civiques aux États-Unis; mais aussi éviction de De Gaulle et assassinat de Kennedy. Cet ouvrage revisite bien des idées reçues sur la Caraïbe, sur les liens entre socialisme et capitalisme, sur la finance, et sur quelques concepts creux de cette époque qui nous hantent toujours tels le développement, la crise économique, les théories du complot. Romain Cruse raconte une histoire populaire de la révolution caribéenne, en donnant à l'Histoire la force du vécu et du vivant. *Le Mai 68 des Caraïbes* est un petit manuel de la résistance.

Romain Cruse est un géographe passionné et homme de terrain. Il est l'auteur de *Une géographie populaire de la Caraïbe* parue en 2014 chez Mémoire d'encrier. Il vit à Fort-de-France.